

Le Molendruz.

Moins élevé et moins pittoresque que le Marchairuz, le passage du Molendruz est en revanche d'un accès plus facile. La construction du chemin de fer de Vallorbe au Pont ne lui a pas fait perdre beaucoup de son importance. Il demeura la voie directe entre l'Abbaye, le Pont, les Charbonnières et la région de Mont-la-Ville, L'Isle et Cuarnens. Comme le Marchairuz, le Molendruz est doté d'un « asile » ou auberge (altitude 1180 mètres). C'est une bâtisse ayant un faux air de manoir et dont la propriétaire — la Zazi, comme on l'appelle familièrement — est légendaire loin à la ronde.

Joviale hôtesse de cette demeure un peu morne, si ces lignes tombent sous votre regard flamboyant, veuillez n'y voir rien d'irespectueux mais uniquement le sentiment d'un touriste heureux de rencontrer une figure originale et s'essayant à la dépeindre, avec tous les égards qu'il lui doit.

Lorsque nous arrivâmes à votre porte, le docteur G., de Lausanne, et moi, au cours d'une expédition hivernale par l'arête du Mont Tendre, nous étions, je vous l'avoue, fort inquiets sur l'accueil que vous nous ménageriez. Il faisait nuit noire, la maison était close et, derrière l'huis blindé, verrouillé et cadénassé, un concert d'aboiements se faisait entendre. M. le syndic de l'Abbaye avait bien voulu vous annoncer notre arrivée. Peut-être n'aviez-vous jeté qu'un coup d'œil distrait sur son billet ou peut-être

vous en étiez-vous servie sans l'ouvrir pour allumer votre feu. Sur la grande route, à la lueur d'une ou deux étoiles, nous demeurions perplexes et grelottants. Nous savions que naguère vous n'aviez pas voulu ouvrir à deux conseillers d'Etat qui passaient le Molendruz à 9^{1/2} heures du soir. « Ce n'est pas à des heures pareilles qu'on entre à l'auberge ! » leur aviez-vous crié de votre fenêtre.

Cependant, après nous avoir laissés battre la semelle un quart d'heure dans l'antichambre de la belle nature, vous entrebaillâtes votre porte et nous parlementâmes. Une lanterne d'une main, un gourdin de l'autre, vous remplissiez la largeur de l'entrée. Derrière vous, un énorme molosse au poil frisé, noir et blanc, que vous appeliez *la Police*, faisait mine de nous avaler ; deux autres chiens, plus petits, mais guère plus rassurants, grondaient à ses côtés. Vous les fîtes taire d'un coup de pied et, nous ayant dévisagés à votre aise, vous nous permîtes de de nous glisser à la salle à boire.

Du banc où nous avions pris place timidement, nous voyions votre ombre puissante aller et venir dans la cuisine. Le canon d'une carabine luisait à une paroi et dans un coin était blotti un jeune garçon d'une quinzaine d'années, tel un moineau qui se serait fourvoyé dans la cage d'un aigle.

Surveillés par votre trio de cerbères, nous attendions immobiles qu'il vous plût de nous servir à souper. Cela dura quelque peu ; mais vous nous fîtes si bonne chère que nous eussions patienté encore plus longtemps. Et puis,

en nous voyant faire honneur à vos plats et conserver religieusement la distance qui existe entre d'infimes mortels et une maîtresse femme comme vous, vous étiez devenue souriante et presque maternelle. Au café, accompagné d'une eau-de-vie de gentiane, dont vous vous montriez fière, vous daignâtes même vous attabler avec nous.

Ah ! l'inoubliable soirée que nous passâmes, lorsque nous eûmes fait due connaissance ! Votre verve gauloise, votre langage, viril comme vos gestes et comme toute votre personne, le rire homérique qui secouait vos formes opulentes, vos éternels chiens à vos pieds, la demi-obscurité de la salle, la bise qui sifflait dans la cheminée, tout cela avait un je ne sais quoi de fantastique qui eût tenté le crayon de Gustave Doré.

Nous vous demandions si l'ennui ne vous prenait pas quelquefois dans votre maison écartée et si vous n'aviez pas peur d'y demeurer seule la moitié de l'année.

— Avec mes chiens, je ne m'ennuie jamais, répondez-vous. Quant à m'effrayer de quelque chose ou de quelqu'un, je n'y ai pas encore songé. Sachez, au reste, que six hommes ne me feraient pas trembler ! (Ici, vos poings sur vos hanches prirent une pose singulièrement éloquente.)

— Mais encore, n'êtes-vous pas exposée aux tentatives des malfaiteurs ?

— J'ai eu leur vистte une fois en effet, mais je leur ai fait passer l'envie de revenir. C'était une nuit d'hiver, tout comme aujourd'hui. On gratte à la porte. Sans méfiance, je vais ouvrir. Trois

escogriffes à mines de brigands me sautent dessus comme des puces sur un chien. Je me secoue, ils roulent contre les murs et, avant qu'ils aient pu reprendre l'offensive, j'envoie mon poing sous le menton de l'un, mon talon dans l'estomac du second, et au troisième, qui détalait déjà, une décharge de grenaille dans les jambes. Puis, je lance *la Police* à leurs trousses. La bonne bête travailla consciencieusement, vous pouvez me croire. On devait entendre à une lieue d'ici les hurlements de ces bandits. Dès lors, les rôdeurs me laissèrent bien tranquille.

— Vous n'avez jamais de difficultés avec vos consommateurs ?

— Pas autrement, sauf que, à la montée du bétail, les vachers et les bergers envahissent ma maison et qu'ils y passeraient la nuit à boire et à chanter si mes chiens, devinant que j'en ai par dessus la tête de faire la navette de la cave au café et du café à la cuisine, n'allaient se promener au beau milieu des vaches, des génisses et des génissons. Affolées, toutes ces bêtes s'échappent en beuglant, et les hommes de courir après elles pour démêler leurs troupeaux, et moi de fermer alors ma porte à double tour !

— Ce fusil que vous avez là nous dit que vous chassez ?

— Plus guère maintenant. Mais je puis me vanter d'avoir fait autrefois de fameuses parties et de n'être jamais rentrée bredouille. Une seule fois, cependant, je manquai un chevreuil qui n'était pas à plus de cinquante pas de la maison. Je l'avais aperçu de la cuisine et par la fenêtre entr'ouverte, je le visais, lorsqu'un imbécile de marchand de cochons qui montait de

la plaine avec son char, le fit rentrer dans le bois. Depuis ce jour, je n'ai plus pu avaler les marchands de cochons, pas plus que les gendarmes.

— Les gendarmes ! Que vous ont-ils donc fait ?

— Ils m'avaient dressé un procès-verbal pour une histoire de patente d'auberge. Je paierai l'amende, me dis-je ; mais patience ! A quelque temps de là, passent deux gendarmes. Ils avaient été en patrouille toute la journée et avaient le gosier sec.

— Patronne, un demi-litre, qu'il me commandent.

— Je n'ai point de vin pour les gendarmes, que je leur réponds.

— Et un verre d'eau ?

— De l'eau vous en trouverez à la cure de Mont-la-Ville, que je leur fais.

— Ainsi, Madame, qu'ils me demandent encore, vous ne voulez rien nous servir ?

— Rien de rien, que je dis... Ils partirent furieux. On voulut me faire des misères. Il fut même question d'établir aux frais des communes une buvette en face de chez moi. Mais comme je menaçais de fermer l'Asile, on me ficha la paix... Ah ! voyez-vous les hommes ne sont vraiment pas forts, et avec cela peureux comme des lièvres !... Tenez, lors du cyclone qui dévasta la Vallée de Joux, j'avais chez moi deux maçons italiens, pour une réparation de mur. La journée, vous vous en souvenez, avait été orageuse.

Vers le soir, les éclairs partaient de tous les côtés à la fois. Tout à coup, v'là qu'une de mes cheminées dégringole ! Pas de coup de foudre, cependant ; de vent, encore moins. Qu'était-ce alors ? Tous les diables du Jura sont déchainés, que je me dis. (J'appris seulement le lendemain l'affaire du cyclone.) Je crie à mes hommes d'aller voir un peu ce que devient le reste de ma cheminée. Pas de réponse. Mes artistes avaient disparu. Finalement, je les dénêche sous le ratelier de l'écurie. Il se signaient en se recommandant à la Madone. Ce ne fut pas une petite affaire que de les déloger de là. Je les bourrais en vain de coups de pied ; ils ne bougeaient pas plus que des souches. Je crois, ma foi, qu'ils y seraient encore si je ne les avais saisis par le collet, les secouant les deux ensemble comme un cheval secoue ses grelots et menaçant de les jeter sur la route s'ils ne montaient pas aussitôt au grenier. Ils y allèrent enfin en marmottant toujours leurs prières... Oh ! les hommes !

... Nous dormîmes dans d'excellents lits à l'Asile du Molendruz. Le matin, notre rabelaisienne hôtesse nous souhaita un heureux voyage et nous donna une de ces poignées de main qui vous meurtrissent les doigts et vous ébranlent l'omoplate et la clavicule.

A la porte pendait, pareille à un squelette de singe, une longue racine de gentiane, desséchée et racornie. Et comme en sortant nous la regardions avec curiosité :

— Voilà comme deviennent les hommes en vieillissant ! nous dit la Zazi, et là-dessus elle s'enferma dans son manoir, en partant d'un gros rire.

VICTOR FAVRAT.



La Zazi et son chien au Mollendruz